

— Vous en aller ! et pourquoi ne pas rester avec nous ? Ici, tout le monde vous aime tant !

— Mais, ma cousine, vous-même ne resterez pas toujours ici. Vous avez vingt ans, avant peu vous serez mariée.

Elle baissa les yeux, triste et interdite.

— Non, dit-elle.

— Cependant, si un homme bien né, jeune, riche, bien élevé, digne de vous, en un mot, vous demandait à votre père ?

Je prononçai ces paroles avec effort ; je tremblais, comme si, d'avance, je n'étais pas sûr de sa réponse. Elle essaya de me retirer sa main et je la vis devenir plus triste.

— Vous pensez donc à vous en aller ? me dit-elle.

— Oh ! ma cousine, je voudrais passer ma vie auprès de vous !

— Eh bien ! ne partez pas.

— Mais si je reste . . . . si je reste, puis-je ainsi vous voir, vous parler, ne point vous quitter, sans achever de devenir fou ?

— Fou ! répéta-t-elle avec étonnement ; et pourquoi ?

— Ecoutez, ma cousine, vous êtes une enfant, pure comme les anges ; vous ne me comprenez pas, mais il faut que je sache si votre cœur m'entend. Claire, vous rappelez-vous le premier jour où je vous ai vue ? C'était à l'Eglise Notre-Dame. Sans vous connaître, sans vous avoir parlé, je ressentis pour vous un entraînement irrésistible. Une voix secrète me parla, et quand je ramassai la rose que vous aviez laissé tomber quand je vous la rendis, je me sentis tout frémissant ; depuis que je vous ai vue, je vous ai connue, j'ai subi l'attrait de votre ineffable beauté, de la grâce charmante qui est en vous ; nos causeries, nos entrevues solitaires, tout ce qui m'a rapproché de vous m'a charmé ; s'il me fallait vivre sans vous, maintenant, je crois que je mourrais. Claire, ceci est de l'amour.

L'incarnat de la pudeur couvrait son beau front, mais elle m'avait écouté avec ravissement.

— Mon cousin, me dit-elle, je n'ose pas vous répondre.

— Ma cousine, si je parlais, me regretteriez-vous ?

— Oh ! oui !

— Et si je demandais à votre père cette main que vous m'abandonnez, me la refuseriez-vous ?

Elle leva vers moi ses grands yeux chargés de langueur.

— Claire, murmurai-je à son oreille, vous m'aimez donc ?

La pauvre enfant couvrit ses yeux avec la main restée libre ; je la pris par la taille et je l'attirai vers moi ; je la sentis frissonner, mais elle me laissa faire et, la tête penchée sur mon épaule, elle se mit à pleurer.

Toute parole humaine fut restée pâle auprès de cette éloquence des pleurs, nous restâmes silencieux l'un et l'autre, doucement unis dans cette chaste étreinte et mêlant nos larmes que le bonheur faisait couler.

Quand je la vis plus calme, je m'agenouillai devant elle, et je pris ses mains :

Claire, notre amour vaut la fortune des rois ; je crois en vous comme je crois en Dieu, je suis à vous comme à lui. J'irai trouver votre père, et je lui dirai que nous nous aimons. Adieu.

J'effleurai de mes lèvres sa main charmante et je m'éloignai lentement, suivi de son angélique regard. Au moment de la perdre de vue, je me retournai, et lui envoyai de ma main un de ces baisers que les amans font voler à travers l'espace et que les sylphes de l'air savent transmettre avec tant de fidélité. Elle porta ses mains à ses lèvres, et je m'enfuis transfiguré.

Je traversai le vestibule en courant, et j'arrivai d'une haleine chez le curé de Notre-Dame. Je lui racontai tout.

— Vous avez manqué à votre promesse, me dit-il d'un air triste. Je suis bien inquiet pour Berthe qui vous aime, pour Claire, pour nous tous.

— Je l'aime ! elle sera ma femme ou j'en mourrai, lui disais je en arpentant la chambre à grands pas.

— Ah ! jeunes gens ! vous êtes toujours les mêmes, disait le bon vieillard moitié sérieux et moitié gai, toujours les mêmes folies !

Après avoir tenu conseil, il fut décidé que nous irions tout dire à M. de Langenais.

Le comte parut atterré de cette révélation, qui renversait tous ses projets.

— Mais, malheureux ! me disait-il, Berthe vous aime.

J'avais tout l'entraînement, mais aussi tout l'égoïsme de l'amour.

— Je ne puis aimer, lui disais-je à mon tour, qu'une femme au monde, l'aimer saintement, d'un amour absolu ; j'ai pour Berthe l'amitié d'un frère, mais il m'est impossible de l'épouser sans faire son malheur et le mien. Je suis sans fortune : vous pouvez me refuser Claire ; mais

avec du courage, du travail, du temps, je puis refaire ma position perdue ; gardez-la-moi, j'attendrai.

Et comme je le voyais ébranlé :

— Rappelez-vous les paroles de lord Blackstone mourant :

« Maries ta fille à l'homme qu'elle aimera »

Voici quel fut le résultat de notre longue conversation.

Le curé de Notre-Dame et M. de Langenais voulaient être bien sûrs que ceci n'était point un entraînement passager, une coup de tête de ma part, une surprise pour l'inexpérience de Claire ; c'est pourquoi, afin de ne rien précipiter, on me demandait de partir pour la Suisse et d'attendre. Dans un mois, je recevrais à Neufchâtel une lettre qui fixerait mon sort, en m'apprenant si Claire m'aurait conservé son amour.

De mon côté, j'aurais le loisir de la réflexion, j'écrirais, je ferais connaître l'état de mon cœur, et je pourrais revenir à nos anciens projets, qui étaient de rétablir dans tout son éclat, par mon mariage avec Berthe, le nom appauvri des Langenais.

A déjeuner, on prévint les deux cousines que j'étais appelé en Suisse pour une affaire importante, et que je reviendrais dans un mois. Berthe pâlit légèrement ; Claire faillit se trouver mal. Le curé de Notre-Dame, qui était resté à déjeuner, me regarda d'un air de reproche.

Je devais partir dans deux heures. Quand nous fûmes au salon, je demandai à mes cousines de me donner un souvenir qui pût me servir de talisman pendant le voyage.

Berthe réfléchit un instant ; puis elle prit son livre d'heures et me le donna.

— Tenez, me dit-elle, je n'en connais pas de meilleur que celui-ci.

Claire hésita et me dit :

— Je vous chercherai quelque chose avant votre départ.

— Comme j'allais descendre pour gagner la voiture qui allait m'emporter vers l'exil, je la rencontrai sur l'escalier ; elle tira de son sein un petit sachet de velours et me le remit.

— Vous y trouverez, me dit-elle, une fleur que vous connaissez déjà : c'est la rose de Notre-Dame.

Je me soumis presque gaiement à cette épreuve de l'exil : que pouvais-je redouter ? Était-il désormais possible à Claire de m'oublier ? Ne savais-je pas que son père l'aimait trop saintement pour essayer de lui arracher un refus qui aurait pu faire obstacle à son bonheur ? En admettant même qu'il n'y eût de sa part qu'un entraînement passager, si Claire devait me dire : renoncez à moi ; eh bien ! je l'aimais assez pour sacrifier à son repos toutes mes espérances. S'il en est ainsi, me disais-je, je passerai les mers, et j'irai chercher au loin la mort ; la mort ! car l'oubli me semblait impossible : contre de telles douleurs, il n'est d'abri que le cloître ou la tombe. Ceux qui n'ont point aimé ne me comprendront pas ; mais, s'il en est dont la vie se soit arrêtée aux pieds d'un ange comme celui qui remplissait ma pensée, ceux-là retrouveront dans ces pages un souvenir d'eux-mêmes ; s'il en est dont le cœur se soit ouvert aux aspirations d'un chaste amour, ceux-là m'entendront comme un écho du ciel qu'ils ont revé.

Mais, non, Claire ne devait pas m'oublier. Dans cette nature virginale qui avait appris l'amour au pied de la croix, les impressions pures que je laissais devaient germer et grandir. Dans cette âme élevée, il ne pouvait y avoir de place pour deux amours. Prédestinés l'un à l'autre, rien désormais n'avait la puissance de nous désunir.

J'avais évité de prendre, pour rentrer en Suisse, le chemin suivi par lord Blackstone et Saint-Lambert quand ils s'acheminaient vers leur dernier jour. Pour les suaves idées que j'emportais, j'aurais redouté l'aspect de ces lieux encore humides de leur sang ; rien n'était plus en moi que bonheur et qu'espérance ; replié sur moi-même, je savourais en paix toutes mes joies.

Tu sais, mon ami, comment on voyage en Suisse. Nulle existence ne convenait mieux à l'état de mon esprit, puisque j'y trouvais à la fois la solitude et le mouvement ; la solitude, qui laissait le champ libre à mes rêves ; le mouvement, nécessaire à l'agitation fébrile que je puisais dans l'attente.

Je sortis de France par Besançon, et, sans guide, seul, au hasard, je m'aventurai dans les montagnes.

Quel changement dans mon existence ! Pendant sept années, je m'étais enterré volontairement dans ce sépulcre de moëllons, de pavés et de boutiques où un million d'hommes renonçant aux champs, aux forêts, aux fleuves, à l'air libre, au soleil, à la nature enfin, viennent s'entasser dans d'étroites prisons que baigne une atmosphère putréfiée. Je ne m'en étais éloigné, pendant les mois d'été, que pour courir les eaux, où je retrouvais les mêmes vices et les mêmes fatigues. Jusqu'à ce jour, la vie ne m'avait enveloppé que par ses formes factices ; aujourd'hui seulement j'entrevois sa poésie simple et divine.

Avec la révélation d'une existence plus pure, d'une nature moins agitée, mon esprit s'élevait, et, en s'élevant, découvrait des horizons nouveaux. Combien je regrettais alors les dix années perdues que je laissais derrière moi ! Pendant que l'existence de tant d'autres se remplit des biens acquis par le travail ou l'étude, il semblait que, dans la mienne, je me fusse étudié à creuser un vide.

Aujourd'hui que je me sens meilleur, il ne m'en coûte pas de faire cette déclaration. Pourquoi le naufragé, miraculeusement arrivé sur le bord, répugnerait-il à raconter son désastre ? Si, comme lui, je pleure maintenant sur mes biens engloutis, comme lui, je m'applaudis d'avoir conservé la vie, puisqu'elle me permet de rentrer dans la carrière avec l'expérience de mes fautes.

Dix années perdues depuis que l'âge d'homme a sonné ! Que de choses honorables pour moi, utiles à mon pays ou à mes frères je pouvais accomplir pendant ces dix années ! Au flambeau de mon intelligence, allumé de la main de Dieu, la Providence avait ajouté la fortune, baguette enchantée qui permet de réaliser aussitôt qu'on a conçu. Dans cette foule vicieuse et dorée où m'avait jeté le désordre des passions, si je me comparais à mes compagnons de folie, le témoignage de ma conscience m'obligeait de descendre dans les rangs les plus infimes.

Dans ce monde gangrené de viveurs et de filles joyeuses, il en est du moins qui savent racheter leurs excès par le développement de certaines qualités, par des faits utiles et même glorieux. Il en est qui, de l'orgie, reviennent à l'étude, qui servent leur pays sous l'épaulette ou dans les luttes de la pensée ; il en est qui trouvent dans les arts la purification de leurs souillures ; mais moi, inutilité brillante, je n'a-

vais dû mon éclat d'un jour qu'au hasard de la fortune ; la nuit venue, il restait de moi ce qui reste d'un foyer éteint : des cendres et l'obscurité.

Dix années perdues ! Avec ces loisirs que Dieu m'avait faits, tant de choses m'étaient possibles ! toutes les voies m'étaient ouvertes. Soldat, depuis dix ans j'aurais contribué à l'édifice chrétien qui s'élève en Afrique, sous le drapeau de mon pays ; devant moi s'ouvrirait un avenir peut-être glorieux ! Magistrat, j'aurais été la barrière opposée aux flots envahissants du crime qui monte dans nos sociétés mourantes. Savant, j'aurais apporté le concours de mes méditations au progrès de l'industrie. Voyageur, je pouvais écrire une page nouvelle au grand livre de l'histoire des peuples. Artiste, peut-être eussé-je fait passer aux générations un nom de plus écrit, sur la toile ou gravé sur le marbre, un de ces noms qui sont pour l'humanité un perpétuel encouragement à monter vers le bien et vers le beau.

Dix années de perdues ! Les années de jeunesse, de puissance et de volonté ! Ah ! j'ose l'avouer, je me prenais en mépris quand ma conscience déroulait ainsi le tableau de ma vie passée ; je m'humiliais dans ma honte, et, parfois, je me sentais accablé d'un amer découragement. Mais alors je pensais à mes résolutions nouvelles, à Claire, ange gardien, qui veillerait désormais sur moi ; mon front se relevait, et, les yeux tendus vers le ciel, je me sentais animé d'un courage invincible.

Dans les dispositions d'esprit que je viens de te dépeindre, nul pays au monde ne me convenait mieux que la Suisse ; mais tu la connais, et pour ceux qui l'ont vue, mon sentiment n'a pas besoin d'être expliqué. Dans mes idées, rien qui ne tendit à s'élever ; dégagé des préoccupations d'une existence brutale, je laissais ma pensée monter librement vers d'autres sphères. Je me sentais en harmonie avec les forêts et l'immensité des montagnes. Les lacs tranquilles, les bois qui les entourent, les rochers sombres qui s'y baignent, les mousses des vallées, éternelles comme les neiges ; les ruisseaux qui les parcourent, les cascades au gémissement sans fin que le même écho redit depuis la création ; les hameaux tranquilles, les chapelles çà et là semées, les troupeaux silencieux, les montagnards à l'allure si calme, les jeunes filles aux traits si doux, la nature et l'homme se pénétrant dans la paix, voilà, mon ami, le spectacle au milieu duquel je vivais :

mon âme s'y reposait, et les douces rêveries de mon cœur y rencontraient un aliment.

A Neuchâtel, j'avais laissé mes inutiles bagages, et, vêtu d'une blouse, un sac de soldat sur les épaules, le bâton de marcheur dans la main, j'étais parti solitairement. Je voyageais à pied, presque toujours sans demander ma route. Le hasard, l'inspiration et l'attrait du paysage me guidaient à travers des chemins quelquefois loin des sentiers battus. Que m'importaient Zurich, Berne ou Genève ? un monument vers le sud ou un lac vers le nord ? Que me faisait la Suisse elle-même ? Je n'étais pas venu pour voir, mais pour attendre et pour rêver. Mes distractions d'autrefois ne m'inspiraient que dégoût. Aussi je fuyais les grandes villes avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. Je traversai, sans m'arrêter, Neuchâtel, Fribourg et Berne, et j'arrivai dans l'Oberland, conduit par l'attrait de ses montagnes, qui, depuis le Jura, dominent les horizons de l'est. La nature, dans cette partie de la Suisse, est remplie d'une grandeur si calme, que je m'y sentis arrêté. Je suis resté là trois semaines, face à face avec l'immensité, que je peuplais de mon amour.

Les habitudes corrompues de ce qu'on appelle ailleurs la civilisation ne sont point encore arrivées dans ce beau pays. Le flot de voyageurs qui passe, pendant trois mois de l'année, suit invariablement la même route, mais il n'a point pénétré dans l'intérieur même des montagnes : il les tourne ou les franchit. Il est certaines vallées que le voyageur ne visite pas. Au pied des roches qui les forment, le monde semble finir. C'est là que j'aimais à vivre, au milieu de populations aux formes antiques, qu'un jour à peine semble séparer du siècle de Guillaume Tell.

Dans un petit village de la vallée de Hasli, j'ai rencontré un jeune pasteur que je suis revenu voir souvent. Quel mépris cet homme m'a donné pour le bonheur de convention que poursuit le vulgaire ! Je voudrais te peindre ce grand esprit à qui rien ne manque pour acquérir la célébrité, et qui passera sans l'avoir même désirée. Tu sais que le canton de Berne est protestant ; la vallée de Hasli fait partie de ce canton.

Jacques Muller, c'est le nom du jeune pasteur, est né dans cette vallée, dans le village même qu'il habite. Il a fait ses études dans une université d'Allemagne et les a faites avec un remarquable succès. Les professeurs tentèrent de

le conserver, de lui faire quitter ses montagnes et de le lancer dans le monde intellectuel, où tout lui promettait gloire et succès, Jacques Muller a préféré retourner au fond de son pays inconnu ; il s'est marié ; il a succédé à son père, pasteur comme lui, et il vit en faisant le bien.

C'est un esprit immense. Ce qu'il possède de savoir est prodigieux. Son éloquence est entraînante ; il a passionnément aimé la science, mais la méditation a fini par l'en détourner. « Il y a, me disait-il, au-dessus de toutes les connaissances humaines, dont la plupart sont des erreurs, une science absolue, plus précieuse mille fois : celle du bien et du mal, la science qui vient de Dieu. Les volumes écrits par millions de la main des hommes ne valent pas une page de l'Evangile. Ma bibliothèque est assez belle, mais voici déjà plusieurs années que nulle main n'a dérangé un seul livre de ses rayons.

« A quoi me servirait-il d'étudier encore ? En serais-je meilleur ou plus heureux ? Je lis ma Bible, et je ne puis rien lire de plus parfait, car c'est Dieu qui parle. Qu'irais-je chercher dans Homère, Virgile, Goethe, Milton, le Dante ou Racine ? La poésie ! mais, ouvrez les yeux et voyez devant vous : Ces montagnes, ces forêts, ces vallées, ces torrens, ce ciel, ces orages sont la poésie de Dieu. Ah ! que l'orgueil humain me semble misérable en présence de ces deux merveilles, la Bible et le monde ! Non, je ne jetterai pas un volume de plus dans le cercle sans issue de la discussion. Que pourrais-je écrire pour faire quelque bien ? Un livre de morale ? Voici le livre des livres, l'Evangile ! Toute morale est là. Le plus grand bien qu'on puisse faire ici-bas, c'est d'enseigner à lire ce livre.

« J'admire, me disait-il, les hommes qui gouvernent l'Europe et qui, chacun, apportent un système différent pour raffermir la société croulante. Que peut-il sortir de leurs discussions ? le chaos ! Jamais une loi sociale n'est venue de la discussion, jamais !

« L'Europe, de nos jours, Rome, la Grèce, l'Égypte, l'Inde, la Chine et les peuples disparus après des siècles de splendeur, ont-ils demandé leurs lois constitutives à des assemblées délibérantes ? Non ! un homme, un législateur, un prophète, un Messie, s'est toujours rencontré qui leur a dit : Voici la loi ! Et les peuples ont cru, et ils ont vécu, comme peuples, parce qu'ils croyaient.

« Toute la civilisation européenne repose sur

une loi qui lui a été donnée par un Messie. Hors de cette loi, la discussion des assemblées ne peut rien ; elle n'enfantera que la confusion, et ne produira que la mort sociale. L'Évangile seul peut sauver ce qu'il a fondé. Conservateurs et socialistes discutent avec des journaux et l'argument du canon.

» Entre eux, comme dans toute contestation, un arbitre seul peut décider à qui appartient le droit ; l'arbitre, c'est le Messie de Dieu, la parole qu'il a laissée, l'Évangile, loi absolue chez les chrétiens. Conservateurs et socialistes, reconnaissez de bonne foi l'arbitre dont nul n'a droit d'appeler, et aussitôt la paix régnera. »

Ainsi que Berthe de Langenais, Jacques Muller considère la société, comme atteinte d'un mal profond : la vieille Europe marche dans les ténèbres, elle n'en peut sortir que sous la conduite d'un Messie nouveau. Il croit à la venue de ce Messie. « Mais, me disait-il, son temps n'est point arrivé. Les Pharisiens de la société moderne nagent dans une abondance dont ils ne veulent rien sacrifier, le peuple ne souffre point encore assez ; à cette heure, un prophète passerait sans être écouté. Il faut que le cataclysme social ait éclaté, que, pauvres et riches, puissans et faibles se soient abîmés dans les flots de la misère ; il faut que les nations aient péri, que les gouvernements et les rois aient disparu sous la vague de sang, il faut que les générations, errantes parmi les ruines, se soient purifiées des crimes de leurs pères, par l'expiation et par les pleurs : alors les temps seront venus. »

» L'humanité, comme la femme, n'enfante que dans la douleur : l'homme n'appelle Dieu que dans ses désastres ; il n'écoute la parole des prophètes que s'il a besoin d'être consolé. Dans son temps et à son heure, le Messie nouveau sera suscité parmi les hommes, et il leur donnera la loi civile, comme le Christ, fils de Dieu, leur a donné la loi morale. »

J'ai voulu prendre conseil du sage de ces montagnes, et je lui ai raconté mon histoire.

« N'agissez pas légèrement, m'a-t-il dit ; recueillez-vous et calculez vos forces. Deux voies s'ouvrent à vous : l'une de jouissance matérielle, l'autre de sacrifice, l'une facile et l'autre malaisée ; la première ne vous donnera qu'une existence végétative telle que la désirent la plupart des hommes, sans grandeur comme sans douleur ; vous repasserez ainsi par le chemin que vous avez parcouru : ce chemin, vous le connaissez. »

L'autre donne la perspective des joies les plus vives, du bonheur le plus enivrant que l'homme puisse goûter dans un monde où le germe du ver est au milieu des plus beaux fruits ; mais le sacrifice ne peut être tenté que par les forts. Ainsi, recueillez-vous et calculez bien ce que vous pouvez.

» L'homme et la femme sont faits pour vivre unis. C'est la loi de Dieu, ce que les infirmes d'esprit qui, en ce monde, se croient les forts, appellent loi de nature. Cette union ne doit provenir que d'une mutuelle sympathie. Les parents sont coupables s'ils mettent obstacle à l'attrait de deux jeunes cœurs.

» La manière dont se trafique le mariage, dans notre civilisation égarée, est une cause de dissolution pour la famille. Sous aucun prétexte, n'épousez pas une femme si vous ne l'aimez pas ; mais si vous aimez sincèrement, n'hésitez pas à vous lier pour la vie. Vous aurez fait cet acte sous l'inspiration d'un bon sentiment, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, si le bon sentiment persiste en vous.

» Je sais toute ce qu'on peut dire en faveur d'un riche mariage, selon les maximes du monde ; mais ce sont là des maximes de mensonge et d'égoïsme ; le monde les a faites pour lui.

» Ainsi, je vous le répète, si vous vous sentez fort, entrez dans la voie du sacrifice, vous y trouverez des joies infinies, parce que l'homme s'élève d'autant plus vers la divinité qu'il se dévoue davantage à sa loi. Vous ne serez plus seul à croire et à espérer aussi longtemps que vous conserverez votre compagne, parce qu'il y a d'inépuisables trésors dans le cœur de la femme chrétienne. »

J'écoutais avec bonheur ce langage si conforme à toutes mes pensées ; je racontais au jeune pasteur les perfections de ma bien-aimée, les grâces de son esprit, l'ineffable pureté de son âme, comme je le redisais, en le quittant, aux montagnes, aux forêts et au désert. Je passai près de lui la plus grande partie de mon exil, et je lui fis promettre de m'écrire ; lui-même voulait savoir la nouvelle définitive de mon bonheur afin de s'en réjouir avec moi.

## XVII.

## LA LETTRE.

Au jour fixé, je revins à Neufchâtel ; c'est là, tu ne l'as point oublié, que je devais trouver une

lettre du curé de Notre-Dame. Je ne pus recevoir, sans une certaine appréhension, ce pli qui contenait mon arrêt. En m'éloignant de la poste, je gagnai la campagne d'un pas agité ; je m'assis sous un arbre, au bord d'un chemin solitaire, et je considérai quelque temps, avant de l'ouvrir, ce papier muet. Sous son enveloppe mystérieuse, énigme dont je tremblais d'entendre le mot, il y avait pour moi tout un avenir de bonheur ou de larmes ; pouvais-je rompre ce cachet sans une certaine terreur ? Je le rompis enfin et je dévorai les pages que tu vas lire. Les voici :

« Mon cher enfant,

» Je devance de huit jours l'époque où je devais vous écrire. Ce qui s'est passé depuis votre départ me détermine à ne pas vous faire attendre plus longtemps les nouvelles que vous désirez. Vos lettres me sont arrivées ; si j'en juge d'après elles, je ne puis douter de la sincérité de votre attachement pour Mlle Claire de Langenais. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire connaître ses dispositions envers vous et celles de sa famille.

» Après votre départ, son père et moi nous résolûmes de laisser faire l'absence et de juger, par l'état où nous la verrions, la nature du trouble que vous avez occasionné dans ce jeune cœur. Il nous importait aussi d'observer sa cousine, sur qui M. de Langenais redoutait l'effet d'une révélation pénible. Au bout de huit jours, Berthe restait à peu près la même ; elle nous demandait souvent de vos nouvelles avec un intérêt marqué mais elle attendait votre retour avec impatience, comme un événement certain. La malheureuse enfant ne se doutait pas de la déception cruelle que lui préparait ce retour.

» Il n'en fut pas de même de Claire : rarement elle prononçait votre nom, et quand elle parlait de vous c'était avec un embarras qui n'échappait qu'à sa cousine. En revanche, elle écoutait avec joie toute parole qui vous concernait, et nous voyions bien que la conversation ne lui semblait jamais longue quand elle vous avait pour objet. Cependant, comme elle comptait aussi sur votre retour et que rien n'altérerait sa confiance en vous, elle supportait avec assez de calme les ennuis de votre absence.

» Vous savez qu'elle n'a rien de caché pour moi qui suis son confesseur. Eh ! que chercherait-elle à cacher, cette jeune âme où tout n'est que pureté et perfection ! Je voulais savoir ce

qui se passait en elle à propos de vous, et nous eûmes une longue conversation, dans cette même allée du jardin, où vous l'avez entretenue le jour de votre départ. Je lui dis que vous m'aviez raconté tout ce qui s'était passé entre vous deux ; elle rougit un peu, car ce secret de son cœur n'ayant pas troublé sa conscience, n'était pas de ceux qu'elle doit au confesseur ; cependant, elle n'en parut ni surprise ni fâchée. Ignorante, comme elle l'est, de ce que le monde appelle amour, elle m'ouvrit comme un livre ses impressions et ses souvenirs. La première fois, me dit-elle, que j'ai vu mon cousin, j'ai senti mon cœur battre, sans savoir pourquoi ; quand il n'était pas là, je pensais à lui constamment ; je ne cherchais pas à me défendre contre cette pensée, car je ne croyais pas que ce fût mal. Toutes les fois que je le voyais, je me sentais heureuse, mais je n'aurais pas pu dire d'où me venait ma joie ; s'il me parlait, sa voix arrivait à mon oreille comme une musique remplie de douceur ; s'il souriait, je souriais aussi ; quand il paraissait triste, j'avais envie de pleurer ; la nuit, je rêvais de lui, et mes rêves me le montraient toujours bon, gracieux et doux. Quand je descendais, le matin, et que je me promenais dans les allées, avec mon pauvre Black, quelque chose me disait : Il va venir, et quand il venait, je me sentais portée au-devant de lui ; s'il n'était pas venu, je crois que j'aurais pleuré. Maintenant qu'il n'est plus là, je pense à lui comme avant ; au piano, je ne puis jouer que les airs qu'il aimait ; dans ma volière, les fleurs qu'il a touchées, les oiseaux qu'il a caressés me sont devenus plus chers ; dans ce jardin, quelque chose que je ne puis définir m'attire constamment vers ce banc de pierre où il s'est assis près de moi. Depuis son départ, je calcule les jours et les heures ; je sais qu'il doit revenir dans un mois, et, chaque matin, ma première pensée est celle-ci : encore un jour de passé. Avant de le connaître, je priais pour mon père, pour Berthe et pour vous ; maintenant, j'ajoute à ma prière, chaque matin et chaque soir : Mon Dieu, bénissez mon cousin Robert. Est-ce mal, ce que je fais là ?

» Vous pensez, mon cher enfant, que je n'ai rien dit pour blâmer cette naïve affection dont je vous crois digne ; eussé-je voulu la combattre, d'avance je sentais l'inutilité de mes efforts. Je reconnaissais, dans le cœur de Claire, l'instinct que Dieu a mis dans toutes ses créatures, et qui, chez la femme, a la puissance d'entraîner tous les sentiments, de dominer la vie, d'enchaîner